

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le textc, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
 - Pages damaged/
Pages endommagées
 - Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
 - Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
 - Pages detached/
Pages détachées
 - Showthrough/
Transparence
 - Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
 - Continuous pagination/
Pagination continue
 - Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
 - Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
 - Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

DEUXIÈME PARTIE — HISTOIRES DU PASSÉ.

XIV.

Ce n'était un mariage qui mettait ainsi en liesse tout le village de Mortreuil.

Il est vrai d'ajouter que l'alliance célébrée valait bien l'émoi qu'elle causait dans la localité. Il ne s'agissait pas moins que du mariage du plus riche propriétaire du pays, M. Albert Faustol, cinq fois millionnaire, qui épousait sa cousine, Mlle Maria Grandieu.

Orpheline de père et de mère, la mariée n'apportait rien à son mari que la modeste fortune d'environ deux cent mille francs que lui avaient laissée ses parents. Aussi les commérages allaient-ils grand train sur la place en attendant l'issue de la messe.

— Elle ne fait pas un mauvais rêve, Mlle Grandieu. Avec un homme qui vous apporte cinq millions, on a de quoi saler sa soupe pour le restant de ses jours, disait l'un.

— Oui, répondait un autre, cinq millions... et rien ne dit que M. Albert Faustol n'en aura pas dix un de ces matins... en comptant la part de son frère, l'enseigne de vaisseau.

— Ça c'est vrai... la marine n'est pas un état qui vous rende positivement certain de mourir de vieillesse... de sorte qu'il ne faut qu'un mauvais coup de vent pour que M. Albert Faustol ait son sac doublé.

— Ah ! ils n'ont pas perdu de temps ! La mariée compte à

peine seize ans et l'époux a tout au plus atteint sa vingtième année... Il faut dire aussi qu'ils s'adorent. J'ai vu leurs figures quand ils sont arrivés à la mairie, vrai ! ils avaient l'air de venir demander la clef du paradis. Mlle Grandieu avait la joie peinte sur la face.



...Puis il s'abattit foudroyé par une congestion.

— Pardine ! je le crois sans peine. Le mariage lui promet une vie plus gaie que l'existence qu'elle menait... sans famille, isolée, réduite à la seule société de son tuteur et de sa demoiselle de compagnie.

— Ah ! oui, la demoiselle de compagnie, parlons-en un peu... Où diable Mlle Grandieu a-t-elle trouvé ce grand échalas qui s'appelle François Bédache ? En voilà une qui a bien l'air d'avoir avalé du vinaigre et un paratonnerre ! toujours roide et quinteuse... désagréable à l'excès. On ne croirait pas qu'elle a aussi seize ans.

— Oui, juste l'âge de la mariée... Il paraît que c'est une camarade de pension dont Mlle Grandieu s'est amourachée. Elle a pris en affection la créature qui n'avait ni fortune ni avenir, et elle l'a ramené du pensionnat de Paris où elles ont été élevées ensemble.

— Elle aurait pu mieux choisir que cette

Françoise Bédache dans laquelle je n'aurais pas pour deux liards de confiance... Fasse le ciel que la mariée n'ait pas à se repentir plus tard de l'avoir laissée entrer dans son ménage !

Cette exclamation fit éclater de rire tout le groupe dont un des assistants s'écria :

— Ah ça, crains-tu donc que la Bédache, avec sa mine en coin de rue, séduise un jour le mari ?

—Non... mais je soutiens qu'il est imprudent d'introduire des gens de cet accabit-là en tiers dans son intérieur... surtout quand on a quelque chose à cacher.

—Qu'est-ce que Mlle Grandieu peut donc avoir à cacher ?

—Oh ! je ne dis pas cela pour elle,

—Alors, c'est pour M. Albert Faustol ? Quel secret le marié a-t-il intérêt à ne pas laisser surprendre ?

Celui qui avait éveillé la curiosité de ses auditeurs baissa la voix :

—Voyons, dit-il. Les Brancherons, les de Maugerand, les de Valdouse, et dix autres nous du pays ne sont-ils pas des partis plus avantageux que Mlle Grandieu ? Pour que Faustol lui ait donné la préférence, il faut qu'il existe un motif.

—Mais pas d'autre que celui qu'ils s'adorent depuis l'enfance... M. Albert est assez riche pour faire impunément un mariage d'amour, avança une bonne âme.

—Ta, ta, ta, fit le médisant, possible qu'il y ait de l'amour, mais il y a autre chose. Avant que l'un et l'autre fussent orphelins, leurs deux familles se voyaient beaucoup et se contaient leurs petites affaires. Moi, j'ai travaillé jadis pour les Grandieu et je me souviens, un jour que j'étais dans une pièce voisine, leur avoir entendu dire que M. Albert... c'était un gamin à cette époque-là... était sujet à un grand inconvénient.

—Un grand inconvénient... lequel ? s'exclama curieusement tout le groupe.

—Oui... une infirmité, quoi... à laquelle ils donnaient un nom que je n'ai pas retenu. Puis ils ajoutaient que cela s'affaiblirait avec l'âge... Comme il y en avait un qui demandait si ce serait plus tard, pour le jeune homme, un empêchement à se marier, un autre a répondu que le dévouement d'une épouse pourrait passer par là-dessus. Or, voyez-vous, le père Grandieu était un finaud et, comme il guignait les millions des Faustol, il a dû dresser d'avance sa fille au dévouement nécessaire à l'épouse future du jeune Albert. Ce qui fait, aujourd'hui, que le marié, dans l'intérêt de son... inconvénient, qui était connu de Grandieu, a donné la préférence à Mlle Maria sur tous les autres partis beaucoup plus riches qui se présentaient dans les environs.

Les propos des causeurs furent interrompus par une formidable salve de coups de fusil que tiraient les jeunes gens de la noce pour annoncer la fin de la messe. Chacun courut vite se mêler à la hâte qui se forma aussitôt le long de la route qui devaient suivre les mariés.

Ce fut donc eslué sur tout le parcours par les plus sympathiques acclamations que le couple gagna la demeure conjugale, située à l'une des extrémités du village de Mortreuil.

Au milieu de la satisfaction générale, une seule figure faisait tâche. C'était celle de Françoise Bédache, la demoiselle d'honneur, qui marchait à quelques pas derrière les mariés, s'appuyant au bras du frère de Faustol ; l'enseigne de vaisseau en grand uniforme, qui était son garçon d'honneur. Sèche et disgracieuse sous sa blanche robe de jeune fille, Françoise, bien qu'elle n'eût que seize ans, paraissait en compter trente, tant son visage maigre, jaune et sombre lui donnait vieille et morose physiognomie. Tout en suivant celle qui l'avait recueillie dans sa misère, ses yeux gris et faux s'attachaient sur la mariée et il semblait qu'elle souffrit du bonheur de sa bienfaitrice.

Et, pourtant, ce bonheur ne faisait pas Mme Faustol égoïste, car, à son arrivée sous le toit conjugal, aussitôt qu'elle eût reçu les félicitations des invités, elle passa son bras sous

celui de la Bédache, et, rejoignant son époux, elle lui dit, souriante :

—Maintenant, Albert, montre nous en détail la maison, et surtout fais-moi visiter le logement que tu destines à ma chère Françoise.

Ce fut au premier étage, bien indépendant sur le carré, que se trouvait le petit logement, composé de deux pièces, où Faustol conduisit les deux amies.

—Tu vois que ton amie ne sera pas fort éloignée de toi... pour la rejoindre, tu n'auras que le palier à traverser, dit le mari à sa femme.

Si petit qu'il fût, le logement était une bonbonnière, fort élégamment meublée, dont la vue fit pousser un cri de joie à la mariée.

—Oh ! oh ! dit-elle, c'est un vrai palais ! Sais-tu, Françoise, que tu vas te trouver cent fois mieux ici que dans l'étroite et sombre chambre que tu avais à Houanoc, chez mon tuteur.

Au lieu d'exprimer sa satisfaction, la Bédache répondit un peu moqueusement :

—Oui, un petit palais... où on a l'air de vivre en prison.

Et, de son doigt maigre et crochu, elle désigna les fenêtres qui se trouvaient être garnies de forts barreaux en fer.

A cette observation, un léger trouble passa rapide sur le front d'Albert Faustol qui reprit aussitôt :

—Ce fut mon logement de jeune homme. Dans ma première jeunesse, mon père, qui craignait ma turbulence, fit placer ces barreaux. Depuis, j'ai vécu ici sans m'y croire en prison... Mais si vous le désirez, Françoise, je ferai dégarnir les fenêtres.

—Oh ! pas le moins du monde... Ce que j'en ai dit était seulement pour plaisanter, répondit la revêche jeune fille qui, pour faire excuser sa maladresse, trouva un faux sourire que Maria et son mari prirent pour argent comptant.

Nous n'insisterons pas sur le bal ni sur le dîner qui l'avait précédé. Nous arriverons tout de suite à l'heure où, verrou tiré, les deux mariés se trouveront en présence dans la chambre nuptiale.

Agenouillé devant sa jeune femme assise, l'époux, d'une voix qui tremblait de crainte, lui murmura :

—Ma bien-aimée Maria, me pardonneras-tu d'avoir attendu jusqu'à cette heure pour t'avouer un triste secret ?

Pour l'empêcher d'en dire plus, Mme Faustol appuya son front sur les lèvres de son mari et lui souffla bien bas :

—Tais-toi, Albert. Je sais tout.

Si nous ne craignons pas de paraître parler des choses d'un autre monde, nous insisterions sur l'amour que voua Faustol à sa femme. Ce fut une perpétuelle adoration, une sorte de culte que, pas un instant, la possession ne put amoindrir. Les époux vécut en un vrai paradis, savourant ces saintes joies du mariage que leur faisait toujours nouvelles un éternel et mutuel délire d'affection.

Quinze jours après la noce, Henri Faustol, le marin, avait quitté les nouveaux époux. Rappelé à son bord par une prochaine expédition en de lointains parages, il était parti en confiant à son frère l'administration de sa fortune qui, on le sait, se montait aussi à cinq millions.

De tout le domestique assez nombreux qui servait le jeune ménage, une seule personne entraînait, pour ainsi dire, dans la vie intime des époux. C'était Marjolaine, une ancienne servante de la famille Grandieu, qui, ayant vu naître Maria, avait pour elle un de ces inébranlables dévouements qui se font, aujour-

d'hui, si rares parmi les serviteurs. Donc, orphelins tous deux, les époux, à part Marjolaine et Françoise Bédache, vivaient seuls et pour eux-mêmes.

Sauf les visites qu'ils faisaient ensemble aux nombreuses fermes qui constituaient la fortune indivise des deux frères, Maria et son mari ne quittaient pas leur spacieuse demeure et son vaste jardin. Les jours s'écoulaient donc heureux et calmes, trop lents pourtant, au gré de l'impatient Albert, quand sa femme lui eût annoncé que, bientôt, elle lui donnerait un doux gage de leur amour.

Deux fois, à l'heure des repas, les époux se retrouvaient quotidiennement en face du hargneux visage de la Bédache qui, avec une sourde envie, était témoin de leur félicité. Bons et affectueux envers cette ingrate créature, les jeunes gens, pour se faire pardonner leur bonheur, ne cessaient de lui répéter :

— Un peu de patience, Françoise, ton tour viendra... nous te marierons. Si grande que soit notre satisfaction, elle ne sera complète que le jour où nous aurons assuré ton avenir.

La morose fille remerciait par quelques courtes phrases, mais la jalousie qui la mordait au cœur lui faisait se dire :

— Assurer mon avenir ?... Est-ce qu'ils ne feraient pas cent fois mieux d'y penser tout de suite que de jouer devant moi toutes leurs ridicules simagrées d'amour... eux qui s'adorent le jour et se disputent la nuit.

Car Françoise qui, on le sait, demeurait au même étage que les époux, avait fait une singulière découverte. Plusieurs fois, depuis le mariage, il lui avait semblé entendre le bruit d'une espèce d'altercation nocturne qui offrait cette étrange particularité qu'au lieu de se passer dans l'appartement des époux, elle avait toujours lieu sur le carré, sur lequel s'ouvrait aussi son logement. Donc il lui était arrivé, au milieu de la nuit, qu'elle avait été réveillée cinq ou six fois par les murmures d'une querelle, entre les jeunes mariés, qui se reproduisait toujours dans les mêmes conditions.

C'était d'abord comme un murmure plaintif de Maria qui semblait implorer quelque grâce, puis son accent se faisait plus impératif. Alors, la voix d'Albert répondait, brève d'abord et sur l'intonation de la surprise, puis subitement tendre. Ensuite Françoise entendait le doux bruit d'un baiser, bientôt suivi d'un claquement de porte qui lui annonçait que les époux venaient de rentrer dans leur appartement.

Que s'était-il dit en ces nocturnes scènes qui, toutes, nous le répétons, s'étaient identiquement reproduites ? La Bédache n'avait pu jamais parvenir à le savoir. D'abord parce que les phrases étaient toujours prononcées à mi-voix, et ensuite parce qu'il était impossible à l'espionne d'entr'ouvrir doucement sa porte qui, au moindre jeu sur ses gonds, faisait entendre un grincement aigu.

La première fois que Françoise avait écouté cette scène qui s'arrivait que vaguement à son oreille, une méchante joie avait rempli son cœur :

— Voilà les tourtereaux qui ont fini de roucouler, ils en sont aux coups de bec. Demain matin, au déjeuner, je m'amuserai un peu en les voyant se faire la mine.

Mais le lendemain, contre son attente, elle avait retrouvé le couple encore plus épris que la veille, et ce même redoublement de vaine tendresse s'était toujours répété à tous les lendemains des nuits où s'était renouvelée la scène surprise par Françoise...

La vie des jeunes gens se faisait de plus en plus étroite-

ment intime. Pour éviter que la moindre fatigue fût nuisible à sa chère adorée, Albert, se confinant au logis, oublia fermes, moulins et forêts. L'existence se passait en une volontaire solution pour les deux époux.

Albert Faustol avait pour le dessin un remarquable talent. Durant ces longs tête-à-tête, il entreprit de faire aux deux orayons le portrait de sa femme. Quo de charmantes scènes nécessita ce travail ! Comme l'époux le retoucha maintes fois sans le trouver jamais assez ressemblant ! Et il avait grandement tort !

L'amour avait si bien guidé sa main que le plus renommé portraitiste n'aurait pu arriver à une aussi parfaite ressemblance. C'était Maria avec ses doux yeux, sa mignonne et gracieuse bouche, son ondoyante et riche chevelure ; Maria, enfin, avec la grâce, la fraîcheur et la beauté de ses seize ans. En voyant la frappante image de sa jeune maîtresse, Marjolaine avait pleuré de joie et avait exprimé son admiration par cette phrase :

— C'est à lui dire : Madame, la soupe est servie !

Un magnifique cadre, qu'on avait fait venir de Paris, renferma bientôt le ravissant portrait, qui fut exposé dans l'endroit le plus apparent du salon.

Enfin arriva le jour où la jeune femme devint mère. Albert, sur l'ordre du médecin, dû attendre la délivrance dans une salle du rez-de-chaussée. Ce qu'il souffrit pendant cette anxieuse attente, nous ne saurions l'exprimer.

Le docteur vint enfin le rejoindre.

D'un bond, Albert fut près de lui, frémissant de joie, car l'apparition du médecin annonçait la fin des tortures de Maria.

— Eh bien ? fit-il d'une voix qui vibrait d'impatience.

— C'est une fille, annonça l'arrivant.

— Bénie soit-elle ! Maintenant, docteur, vous me permettez d'aller embrasser la mère et l'enfant ?

Et il voulut s'élançer.

Mais le bras du médecin lui barra le passage.

— Hein ! fit Albert qui, dans le premier excès de sa joie, n'avait pas songé à bien examiner la physionomie du docteur.

Cet homme était un vieux praticien chez lequel un long exercice avait à peu près endormi la sensibilité. Il ne calcula pas la douloureuse portée du coup qu'il allait frapper, et, tendant toujours la main devant Faustol qui cherchait encore à passer, il lui dit brutalement :

— Monsieur, vous êtes veuf !

Pas un mot ne put venir aux lèvres du malheureux. Chancelant sur ses jambes, l'œil fou, il regarda une seconde, tout hébété, le médecin comme pour s'assurer, par l'examen de son visage, s'il avait bien entendu. Puis, il s'abattit foudroyé par une congestion.

Quand, après cinq jours d'un terrible délire, l'infortuné revint à lui, Maria reposait, au cimetière de Honanès, dans la tombe où l'avaient précédée ses parents. Pourquoi sa dernière demeure n'avait-elle pas été choisie de préférence dans le champ de repos du village de Mortreuil ? Cela venait d'une décision de Françoise Bédache.

Aussitôt que Marjolaine était venue lui annoncer la fatale nouvelle, tout un flot de larmes avait jailli de ses yeux ; mais en même temps qu'elle donnait cette marque extérieure de désespoir, une atroce pensée s'était subitement présentée à l'esprit de ce monstre de dix-sept ans.

— Tiens, se dit-elle, en usant un peu d'adresse on pourrait prendre la place vide.

Avec tous les faux transports d'une immense affliction, elle s'était donc substituée, pour la funèbre cérémonie, à Faustol que le délire clouait sur son lit, et elle avait poussé à ce que Maria fût enterrée au village de Houancé, affirmant avoir entendu souvent la pauvre et chère défunte exprimer le vœu de reposer auprès de ses parents. Faute de pouvoir consulter Albert, l'assistance s'était donc dévouée à inhumér le corps à Houancé.

Les yeux baignés de larmes et poussant de déchirants sanglots, Françoise marcha en tête du cortège qui suivait le cercueil porté à bras. Pendant que chacun constatait sa désolation, la hideuse fille, satisfaite de son succès obtenu, se disait :

— Si on l'eût enterrée à Mortreuil, Albert aurait passé sa vie près de la tombe. Il en sera autrement à Houancé... cinq lieues... à pareille distance, ses pèlerinages à la fosse seront moins fréquents et il finira par l'oublier.

De son côté, la bonne Marjolaine avait également agi. Dans son cœur, brisé par la douleur, il s'était aussi trouvé une place pour la pitié. Elle avait songé à cet enfant dont la naissance venait de coûter la vie à sa mère.

— Après tout, ce petit trognon du bon Dieu ne peut être responsable de la mort de ma bonne Maria. Je vais lui chercher une nourrice dans le pays... seulement je ne l'amènerai pas à la maison parce que, dans les premiers temps, la vue ou les cris de l'enfant rappelleraient trop douloureusement sa mère à M. Faustol... Lorsque son chagrin aura diminué, il sera le premier à me redemander sa fille.

Et Marjolaine avait été porter le " petit trognon du bon Dieu " à une nourrice du village de Charmes.

Quand, au bout de cinq jours, Albert revint à lui et qu'il apprit que Maria avait été inhumée à Houancé, il se rendit à ce village. Pendant un mois, il accomplit régulièrement ce que la Bédache appelait un pèlerinage. Puis cette visite à la tombe cessa subitement.

— Eh ! eh ! cela n'a même pas duré aussi longtemps que je l'avais cru... Bravo ! pensa Françoise.

Mais, contrairement à son espérance de trouver Faustol un peu plus abordable, ce dernier se fit de moins en moins visible pour elle. Il s'enfermait dans sa chambre durant des journées entières, sans en sortir que pour aller à la cuisine dévorer précipitamment ce qu'il trouvait au hasard dans le buffet.

— Que diable peut-il ainsi faire dans sa tanière ! grondait l'impatient Bédache qui se risqua un jour à mettre l'œil au trou de la serrure.

Ce qu'elle aperçut lui fit faire une bien laide grimace. En transportant au loin la dépouille de Maria, elle avait cru auver un prompt apaisement de la douleur du veuf, mais elle n'avait nullement songé au portrait placé dans le salon. Faustol l'avait emporté dans sa chambre, et du matin au soir il ravivait ses regrets par la contemplation des traits de la morte...

Vers cette même époque, Marjolaine, qui avait guetté l'occasion propice, crut pouvoir dire timidement à son maître :

— La petite fille de monsieur se porte à merveille. Elle est jolie comme tout.

Depuis l'annonce du médecin, c'était la première fois que le père entendait parler de son enfant. A la nouvelle de Marjolaine, son visage se contracta.

— Qu'est-elle devenue ? dit-il.

— Je l'ai mise en nourrice.

— Bien. Qu'elle y reste ! fit-il d'une voix dure.

Effrayée par le ton de cette réponse, la servante n'insista pas sur ce dangereux sujet.

— Il en veut encore à la pauvre de sa mère. Attendons, pensa-t-elle.

De son côté, Françoise, pour ce qui la concernait, s'était aussi armée de patience et se répétait :

— Tout a une fin. Il ne regrettera pas éternellement sa défunte. Mon heure sonnera.

Sans que rien pût trahir son ardente envie de succéder à Maria, elle avait fini par prendre en main l'administration intérieure de la maison du jeune veuf. Et, de fait, c'était l'unique et bonne manière de donner un prétexte à la continuation de son séjour sous le toit de Faustol. Maintenant que son amie et bienfaitrice était morte, la Bédache comprenait que le seul souvenir de l'amitié que lui portait Maria la maintenait dans la maison et qu'à l'heure où les regrets du mari cesseraient, il se pourrait qu'elle fût évacuée si, à l'avance, elle n'avait pas su se fixer à demeure dans la place en se rendant utile.

En même temps qu'elle surveillait la maison, elle tendait adroitement, fil par fil, la toile où elle comptait prendre le maître. Chaque fois qu'elle se trouvait en présence de Faustol, elle ne lui montrait jamais qu'un visage désolé qui, au moindre souvenir de la défunte, ruisselait de larmes. Non-seulement Françoise faisait l'accompagnement au désespoir du veuf, mais même, parfois, elle lui donnait la note.

— Je te ferai user ta douleur, se disait-elle après ces assauts donnés à la sensibilité du veuf.

Les mois s'écoulaient, puis les années. Albert, au grand dépit de Françoise, semblait devoir rester le modèle de la douleur conjugale. Nous ne voulons pas dire que la crise de larmes durât toujours. Trois mois avaient suffi à son apaisement ; mais à la bruyante affliction avait succédé une triste mélancolie que ne laissaient jamais se dissiper le perpétuel souvenir de Maria et, surtout, la vue de son portrait.

Nos lecteurs et lectrices souriront à coup sûr, d'incrédulité, devant ce phénix des veufs et, pourtant, la vérité nous force à dire que sept ans après le décès de sa femme, Faustol passait de longues heures en contemplation devant le portrait qui lui rappelait le visage de la morte.

Mais si l'inconsolable mari se souvenait toujours de son épouse, il paraissait avoir oublié complètement sa fille. Plus la mémoire de la défunte persistait vivace en son cœur, plus semblait croître la répulsion... disons même la haine... qu'il ressentait pour la bien innocente cause de ce trépas qui avait créé si triste l'existence qu'il avait espérée tant heureuse. En sept ans, il n'avait pas une seule fois ouvert la bouche sur sa fille.

A bout de patience, la bonne Marjolaine s'arma de courage le jour qu'elle entendit son maître lui dire :

— C'est aujourd'hui le septième anniversaire de la mort de Maria.

— C'est vrai. Amélie atteint aujourd'hui ses sept ans, répliqua intrépidement la digne femme.

— Amélie ? répéta Faustol, ne comprenant pas tout de suite.

Cette hésitation agaga la servante qui répondit d'un ton bourru :

— Oui, Amélie... votre fille, quoi... il n'y a pas de bon sens à en vouloir ainsi à une chère petite créature... si vous voyiez comme elle est mignonne... si vous l'entendiez, quand je vais la voir, comme elle me demande des nouvelles de son papa...

car je lui ai dit que vous étiez en voyage... elle attendrait votre cœur de roche.

Et, poussant sa révolte à l'extrême, elle ajouta :

—Tenez, je vous l'amènerai demain, la pauvre !

La main d'Albert se posa crispée sur le bras de la domestique, qui l'entendit lui répondre avec un accent de colère :

—Si tu fais cela, elle et toi, je vous chasse de cette maison.

—Alors vous l'abandonnez donc ? bégaya Marjolaine péniblement émue par cette injuste haine.

—Non... mais je ne veux pas la voir. Demain, tu la conduiras en pension à Epinal. Occupe-toi de tout le nécessaire... et ne m'en parle plus.

Au ton qui avait accoutumé cet ordre, la servante comprit qu'il était inutile de poursuivre et elle céda en se disant avec un gros soupir :

—Le temps est un grand maître. Attendons.

Trois ans se passèrent encore depuis l'entrée d'Amélie au pensionnat d'Epinal. Pendant ces années lentement écoulées, la Bédache avait eu de furieuses crises d'impatience. Cent fois Albert l'avait remerciée de son dévouement ; mais, dans l'expression de sa reconnaissance, rien que d'honnête n'avait vibré.

—Va-t-il donc rester perpétuellement amoureux de son portrait ? se demandait-elle en furie.

Elle avait alors vingt-sept ans. Elle était toujours laide, mais l'âge avait amené un peu de chair sur son sec et anguleux visage, et comme on n'a jamais de plus persuasif flatteur que soi-même, elle avait fini par s'imaginer qu'elle était une appétissante proie pour un veuf de dix années.

Néanmoins, si laide que fût la Bédache et si extravagantes que fussent ses espérances de séduction, il vint une heure qui lui fit croire qu'elle allait atteindre le port tant espéré. En plein milieu d'une certaine nuit d'été, son léger sommeil fut interrompu par le grincement de sa porte qui tournait doucement sur ses gonds. Un superbe clair de lune lui permit de reconnaître Albert en ce visiteur nocturne, qui s'avangait prudemment sur la pointe des pieds.

—Voilà ses dix années de veuvage qui lui pèsent ! se dit-elle tout d'abord.

Mais comme il n'est si faible ville décidée à se rendre qui ne tente au moins un simulacre de résistance, la Bédache se dressa effarée sur son séant, et, avec toute la pudique frayeur qu'elle put trouver, elle s'écria vivement :

—Qui est-là ?

Faustol, à cet écolat de voix, s'arrêta brusquement sur place, puis, après un court silence, il répondit d'une voix troublée :

—Pardonnez-moi, François. Comme je ne dormais pas, j'ai voulu travailler à des baux pressés de trois de mes fermiers, et j'avais espéré pouvoir, sans vous réveiller, venir prendre dans le bas de l'armoire des actes et des titres que j'y ai serrés jadis et qui me sont maintenant utiles à consulter.

Et, ce disant, il tirait de l'endroit désigné la liasse de papiers dont il venait de parler.

—Pas d'audace ! grogna la Bédache dépitée en écoutant la porte se refermer sur Albert, qui s'en allait après avoir réitéré ses excuses.

Le lendemain, au déjeuner, le veuf, tout embarrassé, demanda encore pardon pour sa nocturne escapade, puis il n'en parla plus.

—Oh ! maintenant qu'il connaît le chemin ! s'était-elle dit avec un joyeux espoir.

Mais il paraît que Faustol, s'il avait connu le chemin,

l'avait aussi complètement oublié, car près de six années s'écoulaient sans que François entendit à nouveau grincer sa porte.

Depuis seize ans qu'elle visait à remplacer Maria, la ragoussée impatiente avait si bien desséchée la vieille fille qu'elle n'était plus qu'un long clou, car son peu d'ombonpoint avait vite fondu. A trente-trois ans qu'elle comptait, si indulgente qu'elle fût pour elle-même, il lui fallut s'avouer que ses chances de s'appeler Mme Faustol étaient réduites à néant. Le jour où elle se fit cet aveu, une immense haine entra dans son cœur contre celui dont elle avait ambitionné le nom et, dès ce moment, le veuf abrita sous son toit une implacable ennemie.

A cette époque elle fit une absence.

La Bédache avait un frère qui, d'abord gargon de charrue, était parvenu, les circonstances aidant, à devenir maître. Il venait de louer une modeste ferme en Picardie, à Bresles, près de Beauvais, et, en annonçant cette nouvelle à sa sœur, il lui demandait de venir le rejoindre. François n'avait plus rien à espérer d'Albert, mais en fille prudente qui ne tient pas à lâcher la proie pour l'ombre, avant de quitter Faustol, qui ne l'aurait pas laissée s'éloigner sans une importante somme, elle voulut d'abord juger de ce qui l'attendait chez son frère. Au lieu d'un congé définitif, elle ne parla que d'un voyage de courte durée et elle partit pour la Picardie.

A l'heure même où la patache de Mortreuil emportait François, la bonne Marjolaine, maintenant un peu alourdie par l'âge, tout en promenant son plumeau sur le fameux portrait que son maître adorait toujours, murmura rêveuse :

—N'empêche que le mois prochain mon petit trognon du bon Dieu aura atteint ses seize ans.

Nous avons oublié de dire que le fidèle et triste veuvage d'Albert avait été un moment... non pas égayé, car ce serait proférer un blasphème... mais un peu distrait par la courte apparition, entre deux voyages, qu'avait faite à Mortreuil le jeune marin Henri Faustol, ce frère dont la grande fortune était restée entre les mains de son aïné.

Henri n'avait à disposer que de trois jours. Il ne pouvait donc en employer la majeure partie à se rendre au pensionnat d'Epinal pour y embrasser cette nièce dont il avait fallu qu'Albert lui apprit l'existence, quand le marin avait témoigné son douloureux étonnement de trouver vide et triste cette maison où il avait laissé tant de joie à son départ.

—Je me rattraperai en donnant mes baisers doubles à cette chère enfant à mon très-prochain retour, avait dit l'oncle.

—Comptes-tu donc revenir bientôt ?

—Oui, et pour ne plus te quitter. J'ai assez de la marine et j'ai envoyé ma démission. Malheureusement pour moi, nous reprenons si vite la mer que l'acceptation ministérielle n'aura pas le temps d'arriver avant le départ... mais, sois tranquille, ce sera ma dernière expédition et j'espère qu'elle ne sera pas longue, il s'agit de transporter un ravitaillement au Sénégal... Donc, avant quatre mois, "la Fougueuse" rentrera au port. Alors ma démission aura été acceptée et j'accourrai ici pour vivre près de toi.

Le marin était donc parti avec l'espoir d'un prompt retour qui ne devait pas se réaliser, car deux mois après Albert recevait la triste nouvelle que "la Fougueuse" s'était perdue, corps et biens, sur la côte d'Afrique. Aux renseignements qu'il demanda au ministère de la marine, il fut répondu qu'on supposait que plusieurs hommes de l'équipage avaient dû gagner la côte à la nage et s'enfoncer dans l'intérieur des terres.

— Henri est peut-être du combro, se dit-il en se rattachant à cette dernière espérance.

Mais les mois défilèrent, puis les années sans qu'il parvint à obtenir la plus minime preuve que son frère fût encore de ce monde. Il continua toujours à gérer la fortune du marin, qu'il pouvait maintenant presque regarder comme lui étant acquis.

Si nous ne disons pas que la fortune de son frère appartenait tout à fait à Albert, c'est qu'il existe, nos lecteurs ne l'ignorent pas, un chapitre spécial du Code qui traite "de la succession des absents." Quand une personne a disparu sans qu'il ait été possible de constater légalement son décès, la succession n'est définitivement accordée à ses héritiers qu'après un délai de "trente années d'absence." Jusqu'à l'expiration de ce terme, les ayants droit ne sont envoyés qu'en possession "provisoire" et ils sont toujours tenus à restitution si l'absent se présente.

Outre son regret constant de la perte de sa femme, Faustol était donc également tourmenté par l'incertitude du sort de son frère.

Mais si le moral souffrait en lui, il n'en était pas de même du physique qui n'avait eubi aucune atteinte. Au point de notre histoire où nous sommes arrivé, il avait atteint ses trente-six ans, ce moment de la vie où l'homme est, dit-on, dans toute la vigueur de l'âge... Et cette vigueur, chez le veuf, n'avait été affaiblie par aucun excès ! Certes la vie monotone que menait Albert, dont la plus grande folie amoureuse consistait à adorer un portrait de morte, ne l'exposait pas à des tentations, mais il était à craindre qu'une circonstance imprévue vint subitement réveiller impérieusement les passions endormies chez cet homme qui, sauf quelques mois de chastes amours, n'avait pas eu de jeunesse.

Le lendemain du départ de la Bédache, comme Marjolaine était en train de fureter dans la salle à manger où son maître venait de déjeuner solitaire, elle l'entendit pousser un léger soupir.

— Oh ! fit-elle familièrement, cœur qui soupire n'a pas ce qu'il désire. On voit que Mlle Bédache fait faute à monsieur. Depuis tant d'années qu'elle prend ses repas en face de lui, monsieur s'était habitué à sa société... et cette absence le désorientait.

— Tu te trompes, ma bonne Marjolaine. C'est, hélas ! à un autre absent que je pense.

— Ah ! oui... à votre frère, ce pauvre M. Henri n'est-ce pas ?

— Pas de nouvelles depuis deux ans !

— Il faut vous incliner devant la volonté céleste, notre cher maître.

— Quand je songe au projet de mon frère... il se promettait de venir s'installer ici... près de moi... nous aurions vieilli ensemble. Il m'eût aidé à supporter la triste existence que je mène depuis que j'ai perdu ma regrettée Maria.

— Vous avouez donc que votre vie n'est pas des plus gaies ? appuya Marjolaine avec une intonation particulière.

— Sans doute, dit naïvement Faustol.

La brave servante rassembla d'abord tout son courage, puis, brusquement, sans regarder son maître :

— A qui la faute ? lâcha-t-elle.

— La faute... de quoi ?

— De ce que vous êtes seul... il ne tiendrait qu'à vous de donner un but à votre vie... A défaut de M. Henri, il est quel- qu'un que vous pourriez appeler près de vous... Qui sait si ce

n'est pas la Providence qui, en vous retirant votre frère, a voulu vous forcer à faire votre devoir ?

Albert, à ces mots, se leva brusquement de sa chaise et, montrant la porte à la domestique :

— Sors d'ici, gronda-t-il furieux.

Mais, avec l'âge, l'entêtement était venu à Marjolaine qui, au lieu d'obéir, alla s'adosser à cette porte de la salle à manger, en s'écriant exaspérée :

— Eh bien, non ! cent fois non ! je ne sortirai pas... et vous m'entendez, car il y a trop d'années que ça m'étouffe, il faut que ça ordonne !

— Je te chasse, misérable, cria le veuf blême de colère.

— Soit ! Aussi, dès que vous m'aurez entendue, je ne serai pas longue à rassembler mes cliques et mes claques... car je ne tiens pas à servir plus longtemps un malhonnête homme.

— Un malhonnête homme !

— Oui, est-ce que vous croyez, quand vous avez prodigué vos aumônes dans tout le pays, avoir mérité d'être béni ?... Avant d'être compatissant pour les étrangers, il faut être bon pour les siens, surtout quand c'est un devoir... et vous manquez à vos devoirs envers votre fille.

— Tais-toi ! j'exècre cette enfant qui a été cause du malheur de ma vie entière...

— Est-ce sa faute ?

— Qui m'a coûté la vie de ma bien-aimée femme !

Il fallait que Marjolaine fût fermement résolue à tout tenter pour sa protégée, car elle osa s'écrier en haussant les épaules.

— Votre bien-aimée femme ?... Est-ce que vous l'avez jamais aimée... Allons donc !

Faustol s'élança vers cette bonne créature en un accès de fureur, et, levant le poing :

— Ne répète pas cela ! cria-t-il.

Au lieu de s'effrayer, la servante tendit la tête :

— Tenez, fit-elle, cognez à votre aise sur ma pauvre caboche à cheveux blancs, cela ne m'empêchera pas de soutenir que vous n'aimiez pas votre femme.

Albert parvint à se maîtriser, et, d'un ton radouci :

— Marjolaine, dit-il, livre-moi passage ; je ne veux pas en entendre davantage.

La vieille domestique jouait son va-tout. Loin d'obéir, elle resta devant la porte et continua :

— Quand on prétend aimer les gens, on le prouve... Parce que, depuis seize ans, vous adrez le portrait de Maria, pensez-vous avoir prouvé votre amour... non, votre douleur est égoïste ; ce n'est pas votre femme que vous regrettez, c'est le bonheur qu'elle vous aurait donné si elle eût vécu... Vous pleurez sur votre existence perdue, mais non sur celle que la mort vous a ravié... Tenez, je ne suis qu'une servante qui ne sait employer que des comparaisons bien bêtes pour se faire comprendre, mais vous m'avez tout l'air de pleurer sur la bouteille cassée quand, au fond, c'est pour le vin perdu que vous vous desolez.

Au lieu de persister à vouloir sortir, Faustol se tenait maintenant devant Marjolaine, muet et sombre, prêtant l'oreille malgré lui. La brave femme poursuivait avec des larmes dans la voix :

— S'il est vrai que du paradis on puisse voir ce qui se passe ici-bas, croyez-moi, monsieur Faustol, Maria ne doit pas être fort touchée de cet amour que vous lui témoignez par vos extases devant un morceau de papier noir... En quittant cette terre, elle vous a laissé un autre souvenir que ce portrait...

c'était la chair de sa chair, une autre elle-même à aimer. Cette créature, pour laquelle Maria a donné sa vie, vous lui refusez même une carcasse. Votre femme est montée au ciel épouse et mère... et mère, ne l'oubliez pas... De là haut, si la mère veille sur son enfant, elle doit être bien surprise de ne pas voir, près de sa fille celui qui, après avoir savouré les joies du mariage, n'en a pas accepté les devoirs.

Albert, sans souffler mot, avait été se rasseoir devant la table et, le visage dans ses mains, il écoutait immobile. Marjolaine crut pouvoir quitter la porte pour se rapprocher de son maître, puis elle reprit :

—Si longue qu'ait été votre douleur, elle ne m'a pas touchée, car elle eût cessé si vous aviez bien agi. La fille vous eût depuis longtemps consolé de la mère, sans l'égoïsme qui vous a inspiré une injuste haine... Il ne faut pas résister à la volonté du bon Dieu, monsieur Albert. Si, après avoir rappelé Maria, il vous a aussi enlevé votre frère, c'est qu'il veut faire l'isolement autour de vous pour que vous vous souveniez enfin qu'il existe une bonne et douce enfant à laquelle vous devez votre affection.

A travers les doigts que Faustol crispait sur son visage, Marjolaine vit tout à coup filtrer deux grosses larmes. C'était pour elle un signal de victoire. Aussi tomba-t-elle aux genoux du veuf en bégayant d'une voix qui sanglotait de joie :

—Ah ! mon cher maître ! je vous en supplie, soyez père, vous verrez comme c'est bon !

Albert découvrit son visage mouillé de pleurs, et d'un ton triste il murmura :

—Mais je n'ai pas encore appris l'affection paternelle.

—Soyez tranquille, elle vous arrivera comme un coup de foudre ! s'écria la domestique folle de bonheur.

Il regarda pendant quelques secondes cette brave et honnête femme agenouillée devant lui, puis il l'embrassa convulsivement et lui souffla bien bas :

—Alors, va me chercher Amélie.

Le surlendemain, dans cette même salle à manger, Faustol venait d'achever son déjeuner. Il faisait un temps magnifique et le soleil, entrant à flots dans la pièce, projetait précisément ses rayons sur la porte qui s'ouvrit subitement.

Sur le seuil, une jeune fille, splendidement éclairée par le soleil et, pour ainsi dire, encadrée dans la porte, apparut hésitante et émue.

En la voyant, le veuf se dressa tout pantelant de surprise et, les bras étendus, il s'écria d'une voix frémissante d'indicible passion :

—Maria ! C'est toi, Maria !

Cette jeune fille, nous n'avons pas besoin de le dire, était Amélie Faustol qui, pour la première fois, se présentait devant son père.

A seize ans, ce même âge auquel la mort avait enlevé sa mère, l'enfant était tellement la parfaite image de Maria, qu'on eût dit que le portrait, se détachant de son cadre, s'était subitement animé pour apparaître à celui qui, durant de si nombreuses années, l'avait amoureuxment contemplé. Un détail surtout complétait la ressemblance : dans une excellente intention, le brave Marjolaine avait coiffé et costumé la jeune fille en copiant le tableau.

Donc l'apparition d'Amélie, au lieu de faire tressaillir en Faustol les cordes paternelles, qui jamais ne s'étaient émuës, avait brusquement réveillé tous les sentiments de l'époux... disons le mot, toutes les ardeurs de l'homme.

Cette erreur d'une amoureuse imagination surprise cessa immédiatement à la voix de Marjolaine qui, placée derrière la jeune fille troublée, la poursuivait doucement en lui disant :

—Avance donc, mignonne... si papa te mange, ce sera de caresses. Je te le promets.

L'illusion dissipée, Albert courut à sa fille et, ouvrant les bras, il s'écria d'un accent brisé par l'émotion :

—Viens, mon enfant !

Amélie se jeta sur son sein, et ces deux êtres, enfin réunis, se confondirent en un long embrassement, tout entrecoupé de sanglots de bonheur.

TROISIÈME PARTIE — LA FORTUNE DES FAUSTOL

I.

Un mois après l'arrivée d'Amélie Faustol sous le toit paternel, tout s'était arrangé au mieux des choses. La maison, si longtemps triste, s'était promptement égayée par la présence de la jeune fille qui allait et venait toujours joyeuse, et chantant à plein cœur sa belle jeunesse de seize ans. Ce n'était pas uniquement par le visage que l'enfant était la vivante image de sa mère. Même voix et semblables gestes : pareille démarche et, surtout, indéniable caractère rieur, aimant et sensible.

Aussi Marjolaine, à tout propos, ne manquait-elle pas de souffler à Albert en lui montrant sa fille :

—Hein ! si on ne dirait pas là mère ?

—Oui, c'est Maria, répondait lentement Faustol, dont l'œil s'attachait brillamment sur sa fille.

Parfois, sans doute pour dépenser sa tendresse économisée pendant seize années, Amélie, prise d'un doux désir de prodiguer son affection, venait s'asseoir sur les genoux de son père et, lui faisant au cou un collier de ses deux bras, elle lui couvrait le visage de baisers. De toutes ces scènes d'amour filial, Albert se relevait pâle, tremblant et en proie à une visible émotion que la servante qui le guettait, ne manquait pas d'expliquer en lui disant avec un sourire :

—N'est-ce pas que c'est bon d'être père ? N'avais-je pas raison de vous affirmer que cela vous arriverait vite.

—Oui, ma brave Marjolaine, balbutiait Faustol encore mal remis.

—Parbleu ! vous n'avez pas besoin de me dire oui, je le vois de reste, vous n'êtes plus le même... Vous voici devenu grave... un vrai père, quoi !

« On croit ce qu'on désire, » prétend un dicton qui devrait aussi ajouter qu'on voit ce qu'on s'imagine, car si la dévouée domestique eût regardé son maître autrement qu'à travers son illusion, elle se fût effrayée du changement qui s'était opéré en lui. L'œil étincelait fiévreux, le front se plissait sous une incessante et douloureuse pensée, les joues s'étaient creusées et, parfois, l'air semblait manquer à sa poitrine qui se soulevait brusquement.

Chaque jour Faustol disait s'en aller faire une tournée chez ses fermiers ; mais, au lieu de visiter ses propriétés, il se livrait à des courses effrénées à travers prés et bois, jusqu'au moment où, brisé de fatigue, il tombait sur le revers de la route en murmurant avec horreur :

—Mon Dieu ! mon Dieu ! donnez moi l'amour paternel ou faites-moi mourrir !

Puis, il regagnait son toit, en se disant que le ciel ne pouvait vouloir lui infliger un pareil châtement immérité, et qu'à la vue de sa fille il allait enfin éprouver cette pure joie d'un sentiment qu'il avait trop longtemps méconnu. Hélas ! c'était en vain qu'il avait espéré. Au seul baiser que lui donnait Amélie, accourue joyeusement à sa rencontre, il se sentait frissonner sous l'innocent caresse. Il avait beau se répéter qu'elle était son enfant, sa fille... rien n'apaisait son imagination monstrueusement malade... Cette enfant, il ne l'avait pas vu grandir et se former lentement... Cette fille, il ne l'avait pas suivie de cette affection qui se fortifie et s'augmente peu à peu à mesure que l'objet aimé avance dans la vie... Non, elle était brusquement arrivée dans son existence femme faite et avec une telle ressemblance qu'elle ne lui avait, de prime abord, rappelé que d'ardentes joies.

Avant que l'affection paternelle pût entrer dans son cœur, l'amour conjugal s'y était rallumé violent et n'avait voulu céder aucune place à ce nouveau sentiment. Alors dans cette nature vigoureuse, en pleine sève, s'étaient soulevées impérieuses, toutes les passions que seize années de continence avaient endormies au lieu de les éteindre.

Mais, en même temps, il y avait dans Faustol une âme honnête, une raison droite, une conscience qui ne transige pas. Si la brute frémissait sous l'aiguillon de la chair, l'esprit était décidé à résister de toutes les forces qui le séparaient du suicide, sa dernière ressource.

—Luttons d'abord... je me tuerai si Dieu ne me prend pas en pitié, s'était dit Albert après une des scènes où sa fille lui prodiguait ses caresses.

Ce fut donc un mois après l'entrée d'Amélie dans la maison, qu'un beau matin la patache de Mortreuil s'arrêta devant la porte pour laisser descendre une voyageuse.

—Voici Mlle Bédache qui nous revient, annonça Marjolaine qui, au premier bruit des grelots de l'attelage, avait couru au vestibule.

Heureuse de sa prudente précaution de n'avoir pas donné son congé définitif, Françoise revenait avec empressement au bercail. L'essai d'existence avec son frère, qu'elle avait voulu tenter, ne l'avait nullement satisfaite. Gourmande et paresseuse, elle avait eu bien vite assez du pain bis et du lard rance du fermier qui avait voulu la mettre aux travaux des champs. Elle arrivait donc à Mortreuil pour y reprendre son oisive et plantureuse vie de directrice. On comprend de reste la bonne petite rage sourde qui s'empara d'elle en voyant Amélie installée sous le toit paternel. C'en était fait de sa situation. La présence de la jeune fille la reléguait au second plan, et il lui fallait abdiquer son autorité sur les domestiques et les fournisseurs.

—Amélie, Mlle Bédache était une intime amie de ta maman, dit Albert en faisant la présentation.

—Et elle adorera l'enfant comme elle a chéri la mère, s'écria Françoise qui, après un sourire de sa bouche édentée, couvrit de faux, mais de bruyants baisers la fraîche et charmante figure de Mlle Faustol.

En se glissant le soir dans son lit bien moelleux, la Bédache poussa un franc soupir de satisfaction.

—Eh ! eh ! fit-elle, je suis mieux ici que sur les matelas de mon frère qui sont de vrais sacs de noix. Je vais donc reprendre ma bonne et tranquille existence... Aie ! aie ! j'oubliais qu'il y a maintenant la fille... Bah ! elle est jolie et son père est riche.

Elle se mariera promptement... j'y pousserai de toutes mes forces... C'est donc pour moi l'affaire d'un peu de patience.

Et, ainsi consolée, la mauvaise bête s'endormit de son plus paisible sommeil.

Dès le lendemain elle se mit à l'œuvre. Pendant une courte absence d'Amélie, elle aborda carrément la question en disant à Albert :

—A quand le mariage, monsieur le papa cachottier ?

—Quel mariage ?

—Dame ! celui de votre fille. Vous n'avez dû la faire sortir de pension que pour la marier ?

—Mais non. Je n'y ai pas encore pensé.

—Sa mère ne s'est pas mariée plus vieille, souvenez-vous-en, appuya Françoise qui s'en tint là de ce premier assaut.

Quand il se trouva seul dans sa chambre, Faustol eut un accès de sincère joie.

—Oui, se dit-il, elle a raison... Il faut que je marie mon enfant au plus vite... elle suivra son mari... et je serai sauvé.

Mais il suffit qu'on cherche pour qu'on ne trouve pas. De plus un gendre ne s'arrête pas au collet ; il faut d'habitude attendre qu'il se présente. Donc, un mois s'écoula encore sans que le père eût pu donner un sérieux commencement à son projet de marier Amélie.

Jusqu'à ce jour la jeune fille s'était montrée joyeuse, affable et aimante.

Soudainement elle changea.

(A CONTINUER.)

NOS PRIMES

Etant dans l'impossibilité de fournir plus longtemps le commencement du roman maintenant en cours de publication, nous en commencerons bientôt un autre du plus grand intérêt. En attendant, nous offrons aux nouveaux souscripteurs les avantages suivants :

A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuillets complets ci-après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an.—La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demie de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Dramas de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans.—Ces cinq feuillets comprennent près de trois ans de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$3.00 nous fournirons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1884, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuillets complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Echapé de la Bastille* ou *Eril l'empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Halte*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament Sanglant*, *Les Dramas de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuillet avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, EDITEURS.
Boîte 1086. 475 rue Craig, Montréal.